

Le mouvement de la vie

21 juillet 1927

Ouvert, fermé, ouvert, fermé, ouvert, fermé,

A travers le voile clignotant de mes paupières, blotti dans l'odeur réconfortante du sein doux et tiède de ma mère, je contemple le décor de ma jeune vie qui commence. Une jolie chambre au papier fleuri, de grandes fenêtres derrière lesquelles se devinent des arbres centenaires, le regard fier et un peu intimidé de mon père. Tout est lumière vive, sons intenses, vie. Après l'immense effort que je viens de faire, je ne désire plus qu'une chose : têter et dormir.

Je referme les yeux, repu, content, confiant. Il est 14h25, je viens de naître, et je m'appelle Edouard Meyer. Pour le reste, j'attends de voir ce que la vie va me proposer.

2 Aout 1932

Ouvert..... fermé..... ouvert..... fermé..... ouvert..... fermé..... ouvert.....

Je suis tellement appliqué que je retiens mon souffle. Ecarter le pouce et l'index, doucement, maintenir le tout avec l'autre main. Resserrer à nouveau mes doigts dans les anneaux de métal froid, et sentir la délicate morsure des ciseaux dans le tissu. Encore et encore. Chaque cycle apporte sa petite satisfaction, le crissement victorieux des lames affutées dévorant leur frêle victime, la fente qui s'allonge, s'étend sous mes petits doigts ronds. A 5 ans, c'est une petite victoire de réussir à découper une si grande ligne sans jamais dévier, sans se laisser déconcentrer par les autres lignes, celles qui vont dans l'autre sens et m'empêchent de bien voir. Carreau rouge, carreau blanc. Carreau rouge, carreau blanc. Ouvert, fermé. Soulève, appuie. Et lorsqu'enfin mes ciseaux rencontrent le vide, que j'ai finalement traversé cet océan de rouge et de blanc, quel couronnement ! Je suis le roi des ciseaux et, fier de mon exploit, je pars sur le champ me faire sacrer par maman.

Amère désillusion. J'apprends dans la même seconde que c'est mal de découper la nappe de la cuisine, que je suis puni dans ma chambre et que je n'aurai pas de dîner ce soir. Et surtout, que le manque de reconnaissance de mes efforts est aussi douloureux que la gifle qui a suivi. Je m'étais tellement appliqué ! Je voulais que maman soit fière de moi, elle qui n'a pas souvent le temps de regarder mes jeux d'enfant et mes petits progrès quotidiens.

Dans la solitude de ma chambre, je frotte ma joue douloureuse et cherche une idée pour me racheter. Maman était vraiment furieuse. Je n'aime pas quand elle se fâche. Il faudrait trouver quelque chose qui lui ferait plaisir ou lui rende service, tout en utilisant ma nouvelle compétence. Elle verra bien que c'est utile, un petit garçon qui sait découper ! Un

joli bouquet de pâquerettes pour décorer la table ? Non, je pourrais aussi bien les cueillir à la main, et ce n'est pas la peine d'attirer l'attention sur la table désormais nue... Qu'est-ce qui peut se découper ? Du papier bien sûr. Mais je ne sais pas où en trouver, sauf l'annuaire qui est probablement encore une mauvaise idée.

Voyons... Une phrase me revient alors en mémoire... « Tu as les cheveux beaucoup trop longs, Maurice, il faudra que je t'arrange ça bientôt ! » Je me lève d'un bond et vais chercher mes ciseaux. Maman sera contente si elle n'a plus besoin de couper les cheveux de mon frère !

9 octobre 1935

Ouveeeeert, fermé ! Ouveeeeert, fermé ! Ouveeeeert, fermé !

Dans l'eau froide de la rivière, Maurice me donne un énième cours de natation. Du haut de ses 10 ans, il se croit plus malin que tout le monde, celui-là. Comme s'il savait nager, lui ! Il sait tout juste se maintenir à la surface sans avaler trop d'eau. Mais comme il a vu une fois des nageurs s'entraîner à la piscine, il les imite de son mieux. Il a appris quelques mots comme « brasse papillon » ou « amplitude » et s'en remplit la bouche comme pour mieux me rappeler que je suis le plus jeune, et donc le plus ignare.

« Tu ouvres et tu fermes ! tu ouvres et tu fermes ! et tu avances ! sors la tête ! Plie les jambes, allez, plus d'amplitude ! »

Parfois, il m'énerve un peu. Ce n'est pas ma faute si je n'y arrive pas. Il me crie dessus et ça m'empêche de me concentrer. La dernière fois, j'ai réussi à attraper une grenouille et je lui ai glissé dans son slip. Ça lui apprendra à rêver de médaille olympique alors qu'il patauge comme moi entre les roseaux.

Je le laisse s'égosiller encore un peu avant de sortir de l'eau. La natation, ce n'est pas pour moi. Trop mouillé. Trop froid. Et puis aussi j'ai trop peur de couler. Je m'installe sur la berge et reprends la taille de mon bâton de sureau, avec le canif que j'ai reçu à mon dernier anniversaire. Je fais un sifflet. Ça au moins, je sais le faire, ce n'est pas dangereux, et c'est amusant.

28 mai 1940

Ouvert-fermé. Ouvert-fermé. Ouvert-fermé. Ouvert-fermé.

Du bout du pouce, je clipse et déclipse le capuchon de mon stylo-plume. Il est tout neuf, et le déclic est bien net, clic-clac, clic-clac. C'est ma tante qui me l'a offert pour me donner du courage et de la chance pour le « grand jour ». Aujourd'hui. Le certificat de fin d'études primaires. Je crois que le bruit commence à incommoder mes camarades d'épreuve. Peu importe, moi ça me permet de tenir le coup face à ces questions surnoises, inutiles, et éminemment difficiles. Nous sommes en plein examen d'arithmétique, et je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle le train parti de Toulouse croisera celui de Paris. Je n'ai jamais pris le train, je ne suis jamais allé à Toulouse ni à Paris. Ça ne me concerne pas.

Ouvert-fermé. Clic-clac. Et si je répondais au hasard ? Avec un peu de chance... Est-ce que je peux avoir mon certif si je rate quelques questions d'arithmétique ? Maman sera si déçue si je suis recalé, et Papa me passera un savon mémorable. Je pense que pour

l'exercice de la baignoire j'ai la bonne réponse. Je crois avoir bien réussi aussi la dictée, l'histoire et la géographie.

Clic-clac. Le surveillant commence à me regarder avec un air sévère, je dois maîtriser mon trac et reprendre mes esprits. Arrêter ce petit bruit pourtant si rassurant, si réel. Ouvert, fermé. Il se tourne vers moi d'un air exaspéré, il va ouvrir la bouche puis se reprend en me voyant reposer mon stylo. Il doit comprendre ma détresse passagère car il détourne les yeux avec un petit sourire bienveillant. Un train part de Toulouse à 10h23 en direction de Paris. Et alors ? Toutes ces heures d'étude, d'exercices, de devoirs, de punitions parfois, pour savoir finalement dans combien de temps il croisera l'autre train, celui de Paris ?

Décidément, le seul train que j'aime c'est le mien, tout en bois, avec sa locomotive rouge. C'est l'ébéniste chez qui encore enfant je passais une grande partie de mon temps libre, qui l'a fait pour moi. En revanche je n'aime pas les problèmes, surtout ceux de l'école.

2 novembre 1943

Ouvert.

Fermé.

Nous sommes tous les trois attablés pour le dîner, Maman, Maurice et moi, quand elle sort la lettre de la poche de son tablier et nous la montre dans un silence brutal et pesant. Elle vient de la Préfecture, avec tout un tas de cachets officiels et de timbres décolorés. Elle a l'air d'avoir pas mal voyagé avant d'arriver jusqu'à nous. Maman la tourne et la retourne plusieurs fois entre ses mains tremblantes, nous regardant d'un air implorant. Dans ses yeux clairs, une seule supplique : faites que ce ne soit pas pour ça...

Papa a été envoyé en Allemagne il y a 5 mois pour travailler dans une usine aéronautique, en tant qu'ouvrier qualifié. Réquisitionné. Il n'a eu qu'une heure pour préparer quelques affaires et nous faire ses adieux. Il est parti confiant, refusant de nous inquiéter, poussant l'optimisme jusqu'à me dire : « A bientôt fiston. Prends soin de ta mère et surveille ton frère jusqu'à mon retour, tu veux ? ».

Depuis, nous n'avons plus eu de nouvelles. Nos recherches nous ont conduits à penser qu'il était sans doute en camp de travail, probablement prisonnier suite à une action de ralentissement du travail. Nous n'arrivons pas à savoir où il est interné et ne pouvons donc pas le soutenir en lui envoyant des colis ou des lettres. Chaque jour qui passe est un nouveau défi pour tromper l'attente, la peur et le désespoir.

Et voilà que, posée entre nous trois sur la table comme une promesse, renfermant la réponse à toutes nos angoisses, il y a cette enveloppe. Tant attendue, tant redoutée. Maman la décachète puis, renonçant finalement à la lire, elle la tend à Maurice : elle ne peut tout simplement pas se résoudre à savoir. Il la parcourt en silence, puis lève les yeux vers moi et referme doucement l'enveloppe. Tout est clair, tout est dit. J'ai compris son regard muet.

Une vague d'émotions hétéroclites déferle alors en moi en un fouillis obscur : colère, peine, désarroi, chagrin infini, panique, rage, horreur indicible, souffrance. Papa est mort. Nous ne le reverrons jamais. Plus jamais son visage, plus jamais son rire, plus jamais sa silhouette sifflotante rentrant du travail le soir, plus jamais ses conseils, ses jours de bonne humeur ni ses colères, plus jamais... Nous tombons dans les bras les uns des autres et pleurons longuement, enlacés tous les trois, libérant en même temps dans de lourds sanglots notre anxiété et notre douleur.

Le lendemain matin, je me présente chez monsieur Blanchard, maître ébéniste, pour commencer à travailler pour lui comme apprenti. J'ai 16 ans, et je vais devoir gagner ma vie et celle de ma famille, tout comme mon grand frère.

22 avril 1947

Fermé/ouvert

Un simple clin d'œil et tout mon être s'enflamme. Mon cœur bat à une cadence folle, je ne suis même pas sûr qu'il reviendra un jour à la normale. J'ai soudain très chaud. Je vole ! Non, impossible car j'ai les pieds collés au sol et les cheveux dans les étoiles. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elles font là, ces étoiles ? Je suis tout à la fois feu d'artifice, fou chantant sous la lune, symphonie éclatante, soleil et pluie mêlés, je fonds et je brûle...

Il est 14 heures 10 et je viens de reprendre le travail à l'atelier Blanchard. Je dois terminer cette série de portes de placard avant ce soir, le client vient les chercher demain. Dès que je franchis le seuil, Lucie me lance un regard amusé ponctué d'un léger clin d'œil complice. Elle a remarqué mon petit retard, pas son père occupé avec un client. Elle ne dira rien au « patron ». Elle a toujours pour moi des attentions délicates, couvre mes bourdes et mes étourderies, me complimente quand mes réalisations sont particulièrement réussies.

Je connais Lucie Blanchard depuis l'enfance. Fille aînée de notre voisin l'ébéniste, je l'ai côtoyée dans l'atelier où je rôdais souvent, fasciné par le travail de son père, enivré des odeurs de bois et de colle, admiratif devant les objets du quotidien qui prenaient forme sous les doigts agiles de l'artisan. C'est là, auprès d'elle, que ma passion pour ce métier a débuté, là que j'ai sculpté maladroitement mes premières toupies, manipulé la gouge et le ciseau sous l'œil attentif de son père. Nous avons marché côte à côte pour aller à l'école sous le vent et la pluie, nous racontant nos menus secrets enfantins. Nous avons partagé nos chagrins et nos espoirs, elle la petite fille discrète et moi le jeune garçon timide.

Après la mort de sa mère il y a deux ans, Lucie l'a remplacée à la boutique, prenant les commandes, gérant les factures et les fournisseurs, toujours souriante, toujours aimable. Notre camaraderie s'est épanouie en une tendre complicité. Et un jour, soudain, mon amie Lucie a disparu sous mes yeux ébahis. J'ai brutalement pris conscience qu'elle est désormais une merveilleuse et magnifique jeune fille, qu'elle a dix-huit ans et moi bientôt vingt, et que je ne peux vivre heureux que près d'elle. Le moindre de ses regards me chavire le cœur, sa voix douce m'envoûte, sa présence me réchauffe et me console de tout, son absence me laisse dans une solitude plus sombre que la nuit. Après des jours de tourments, j'ai enfin compris la rayonnante évidence : je suis amoureux ! Amoureux fou de ma Lucie, mon amie, mon soleil !

Lorsque j'en ai parlé à Maurice, il est parti dans un grand rire si spontané qu'il m'a presque vexé. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle dans cet aveu. Lui oui : tout le village le savait déjà sauf moi !

15 Août 1948

Ouvert,...

Voilà un peu plus d'un an que Lucie et moi nous « fréquentons ». Et la vérité s'est installée peu à peu, tranquille, sereine et évidente. Nous nous aimons, et nous voulons partager de nos vies un peu plus que nos journées au travail et nos sorties du samedi soir

dans les bals des environs. Je n'ai pas eu beaucoup à réfléchir pour savoir que j'aimerais passer le reste de mes jours auprès d'elle. Elle est mon équilibre, mon complément, la douceur de mes jours et les songes de mes nuits. Je sais que pour elle, il en est de même.

Une phrase de mon père m'est revenue en mémoire. Il m'a dit, un jour de désolante incertitude : « La vie peut être un voyage fabuleux. A toi de choisir quels paysages tu veux traverser, et avec qui tu veux faire le voyage. »

C'est maintenant que j'ai le choix. Ce paysage superbe dessiné par le visage de Lucie, c'est celui que je veux voir et revoir encore longtemps. Et le voyage sera fabuleux.

Cette semaine, après avoir consulté ma mère et Maurice pour avoir leur avis (qui était favorable bien entendu, comment pourrait-il en être autrement ?), j'ai pris mon courage à deux mains. Je me suis humblement présenté devant monsieur Blanchard, après la fermeture de l'atelier, pour lui demander officiellement la main de sa fille. Il a accueilli ma demande d'un grand sourire chaleureux, m'a serré dans ses bras, et m'a dit : « Bienvenue dans la famille, fils ! ».

Et voilà que je me retrouve dans un petit restaurant du quartier, face à Lucie si belle dans la lumière tamisée, fébrile, excité comme un gosse mais tremblant comme une feuille. Je me jette à l'eau au moment de la tarte aux prunes. Je sors l'écrin de ma poche, le lui tends. Un genou à terre, je balbutie :

« Lucie, veux-tu m'épouser ? »

Elle ouvre la petite boîte recouverte de satin rouge, découvre la jolie bague que Maurice m'a aidé à choisir, et le temps reste suspendu...

Ouvert, jamais refermé. Le temps, l'éternité, la vie, l'amour nous appartiennent désormais à jamais.

12 février 1949

Ouvert.....fermé

Ouvert.....fermé

Ouvert.....fermé

L'autobus roule à une allure exaspérante, s'arrêtant à chaque coin de rue ou presque. Toutes les quelques minutes, il ouvre ses portes dans un grincement désagréable, laisse descendre quelques passagers, en fait monter plusieurs autres, et nous repartons jusqu'au prochain arrêt. J'ai envie de hurler au conducteur de se dépêcher mais ça ne servirait évidemment à rien. Et nous voilà tous les trois, Maurice, maman et moi, à nous faire bousculer dans la voiture brinquebalante, tout endimanchés, elle dans une belle robe bleu-gris assortie à ses yeux et coiffée d'un chapeau à voilette, nous en costumes sombres et chaussures de location. Nous ne serons jamais à l'heure. Un jour comme aujourd'hui, c'est impossible !

Je vais me marier dans moins d'une heure, et le cortège de la mariée doit déjà être en train de se former. Maman et Maurice, qui est aussi mon témoin, m'ont rejoint chez moi ce matin pour m'aider à me préparer. Nous devons quitter la maison à quatorze heures précises, à bord de la belle voiture de Maurice, décorée pour l'occasion. Mais il fait un froid glacial aujourd'hui et l'acarâtre machine n'a jamais voulu démarrer. Nous avons eu beau la pousser, la supplier (ça c'était inutile maman), la laisser reposer puis recommencer, aidés des voisins et des rares passants, rien n'y a fait. Après un dernier hoquet inquiétant, elle a lâché un jet de fumée et a cessé toute collaboration. Nous avons dû nous résoudre à utiliser les transports en commun, évidemment bien moins prestigieux et surtout bien plus lents.

Ouveeeeerrrrt. Je ne vais plus réussir à me contenir encore bien longtemps, je pense à Lucie qui doit s'inquiéter et s'exaspérer tout à la fois. Elle m'avait fait promettre, moi qui me fiche des horaires et des normes établies, de suivre à la lettre le programme de la journée. Et j'ai juré, bon petit soldat prêt à tout pour lui faire plaisir. Je ne cocherai même pas la première case, arriver à l'heure.

Ferrrrrmééééé. Nous repartons cahin-caha sur les pavés inégaux. Est-ce qu'au moins Maurice a pensé aux alliances ? Il rit. Je lui ai déjà posé cette question plus de dix fois depuis ce matin. Evidemment qu'il les a, dans la poche droite de son veston. « Montre-les moi, je veux en être sûr ! ». Avec son sourire de façade, je vois bien qu'il cherche à me rassurer, à me consoler. Moi aussi j'essaye de me raisonner. Bien sûr que Lucie m'attendra, toute la vie s'il le faut ! Bien sûr que quelques minutes de retard ne vont pas gâcher ma vie entière ! Et si... ? Mais non, voyons, nous lui expliquerons en arrivant, et dans quelques années nous rirons de cet incident. Pourtant, je suis certain de vivre un des moments les moins risibles de mon existence.

Ouveeeeerrrrt. Je pense que jamais plus dans ma vie je ne pourrai supporter le bruit disgracieux de l'ouverture d'une porte de bus. Victoire ! Nous y voilà ! Lucie Jeanne Clémence Blanchard, voulez-vous prendre pour époux Edouard Jean Meyer, ici (enfin) présent ?

25 décembre 1955

Ouvert, fermé, ouvert, fermé, ouvert, fermé,

A travers le voile clignotant de ses paupières, blotti dans l'odeur réconfortante du sein doux et tiède de sa mère, il contemple le décor de sa jeune vie qui commence.

Notre petit Jean est né, il s'éveille à la vie entre les bras rassurants de Lucie, si fatiguée et pourtant si radieuse. Quel beau cadeau de Noël ! Quelle finesse dans ses traits qui rappellent déjà ceux de sa maman ! Je suis heureux et fier. Je suis papa. Je souhaite à ce petit homme tout le bonheur du monde, qu'il ouvre les yeux chaque jour sur des êtres aimés, qu'il les ferme chaque soir satisfait de ses actes. Je ne sais pas encore si je saurai lui offrir ce dont il aura besoin, mais ce qui est sûr c'est que je ferai de mon mieux pour être le meilleur père possible.

J'ai bien sûr fabriqué moi-même le petit berceau dans lequel il repose maintenant, et je ne me lasse pas de le regarder dormir. J'ai déjà façonné aussi son premier hochet poncé avec soin, et les jouets que je lui offrirai quand il sera plus grand : une petite voiture, un cheval à bascule, des cubes de construction, un jeu de domino. Tout est entreposé au pied du sapin décoré, et je suis impatient qu'il grandisse pour jouer avec lui ! Cela amuse Lucie de me voir si empressé, elle se moque gentiment de moi. « Laisse-lui donc le temps de grandir ! Il ne sait même pas encore trouver son pouce, tu t'y prends bien trop tôt. Tu n'auras plus rien à lui proposer, après ! ». Mais j'ai encore plein d'idées, moi, de jouets à lui offrir ! J'ai tellement aimé les préparer pour lui, le soir à l'atelier, en pensant à nos futurs rires complices, à nos parties endiablées, à nos batailles épiques ! J'ai hâte de voir ce petit bonhomme faire son chemin.

Le 8 mars 1957, la petite Eliane vient à son tour rejoindre notre famille, sous le regard curieux de son grand frère. Suivie cinq ans plus tard par Paul, le 17 juin 1962. Et à chaque naissance, je ressens toujours ce même émerveillement devant la vie qui suffoque, s'ébahit, trempée et transie, puis tout de suite trouve sa voie et se niche au cœur de son nouvel univers, chaud et bienveillant. Nous voilà désormais Lucie et moi à la tête d'une tribu de trois

enfants, nous suivons avec gourmandise le mouvement de la vie, nous laissant porter par son courant imprévisible. Rires, chutes, balancements, hésitations, courses folles, bouillonnements, élan et repli, temps en suspens ou bond en avant. Ouvert, fermé, un pas, un autre, sans jamais revenir en arrière... le mouvement de la vie, en marche autour de nous et nous emportant dans son tourbillon coloré.

31 mai 1972

Ouvert. Fermé. Ouvert. Fermé. Ouvert. Fermé. Ouvert. Fermé. Ouvert. Fermé.

Le cycle rassurant de la boutique est immuable : tous les matins, j'arrive avant monsieur Blanchard (que j'appelle toujours ainsi même s'il est désormais mon beau-père et le grand-père de mes enfants), j'ouvre le rideau de fer et je retourne la pancarte. OUVERT. La journée peut commencer.

J'aime toujours autant travailler le bois, ce matériau noble et naturel, authentique et vivant. Être libre de concevoir des objets, redonner vie à d'autres, en sculptant, ponçant, taillant... Je trouve dans ce métier le calme et la sérénité dont j'ai besoin, et en même temps l'enthousiasme, la fièvre créatrice, la fierté du travail accompli de mes mains pour être utile à d'autres.

Depuis quelques années, avec l'accord de monsieur Blanchard (et surtout de Lucie qui gère les finances), j'ai peu à peu délaissé la création et la réparation de meubles pour me consacrer à la fabrication de jouets. Emporté par l'élan impulsé à la naissance de Jean, j'ai proposé à la vente des épées, chevaux de bois, jeux de société, toupies et sifflets, et le succès a été immédiat. Mes modèles plaisent aux enfants, le soin apporté à chaque pièce convainc les parents. Je me suis créé un univers comme une bulle d'enfance, comme un parfum de roudoudou. Parfois, en travaillant, mes pensées volent jusqu'au bord de la rivière de mon enfance, quand je sculptais mes premiers petits avions avec mon Opinel et des chutes de bois.

D'ici cinq à six ans, je reprendrai la boutique à mon compte, quand mon vieux maître aura pris sa retraite. Si tout va bien, nous aurons suffisamment développé le secteur jouets de notre affaire pour arrêter progressivement toutes les autres commandes. Je serai alors le propriétaire d'un petit paradis de l'enfance. Quelle chance de vivre sa vie d'adulte au cœur de ses rêves de gosse ! Ce sera mon tour de prendre un apprenti et de le former. Et plus tard, peut-être, verrai-je ma petite Eliane me rejoindre, elle qui passe son temps à m'observer à l'atelier. La roue tourne...

21 juillet 1980

Ouvert, fermé. Ouvert, fermé, ...

D'un geste rendu mécanique par l'habitude, j'ouvre et je referme les volets de mon ancienne chambre. Rien n'a changé, ils font toujours le même petit bruit chuintant à mi-parcours, la trace de mon couteau est toujours là, à l'endroit où j'avais commencé à graver mon nom avant de me faire prendre sur le fait par ma mère.

Ce sont de tristes retrouvailles, que je dois vivre seul car Lucie n'a pas pu se libérer pour m'accompagner aujourd'hui. Maman est morte la semaine dernière, je viens prendre possession de sa maison que je reçois en héritage. Maurice n'est plus là, il nous a quittés depuis deux ans déjà, foudroyé par un cancer du poumon. J'aurais tellement aimé le savoir

près de moi aujourd'hui, partager une fois encore avec lui nos souvenirs d'une vie qui, si elle ne fut pas parfaite, fleurait bon le bonheur simple d'une famille unie.

Cette maison qui fut celle mes parents et qui abrita mes jeunes années sera un jour celle de mes enfants. En un kaléidoscope d'émotions et d'images qui s'entrechoquent dans mon cerveau fatigué, je mêle le passé et l'avenir, le courage de Maurice et la ténacité de Jean, la douceur de Lucie et la tendresse de maman, l'habileté d'Eliane et ma propre recherche du beau, et Paul, le dernier de nos enfants à vivre encore avec nous, qui s'installera dans ma chambre...

Quel étrange anniversaire. J'ai maintenant 53 ans, le passé est derrière moi et l'avenir commence à fuir. Ouvert, fermé, ouvert ; ce volet, lui, sera encore là quand je serai mort à mon tour.

5 avril 2020

ouvert

fermé

ouvert

fermé

ouvert

fermé

ouvert

fermé

Chaque jour, je contemple les fleurs posées sur la petite table près de mon fauteuil vert. Lucie m'en apporte régulièrement de nouvelles, fraîchement coupées au jardin. Elle sait que depuis que je ne peux plus sortir, ça me fait du bien de garder ce contact avec la vie, avec l'eau, le vent et la terre qui me manquent cruellement. Depuis cette mauvaise chute à l'automne dernier, je suis condamné à rester chez moi, assis là bien sagement, à attendre que le temps passe... Et je regarde les marguerites, les roses, les tulipes défiler tour à tour à mes côtés, compagnes d'infortune. Alors que ma propre vie s'éclipse doucement, je peux prendre le temps de regarder celle qui s'épanouit autour de moi. Le temps s'écoule au ralenti et je le contemple, satisfait, serein. Attentif.

Bien sûr parfois les enfants passent me voir quand ils en ont le temps, et ma joyeuse équipe de petits-enfants saura toujours me remonter le moral quand je me suis un peu trop ennuyé. Lucie est là aussi, présente, calme et aimante. Nous partageons nos souvenirs d'une vie belle et longue. Parfois elle sort retrouver une amie et siroter une tisane en bavardant. Quand elle revient, elle brille toujours d'un éclat nouveau, celui du monde qui vibre, s'élanche, se précipite, toujours en mouvement, rapide, pressé. Je m'en suis coupé peu à peu et n'aspire désormais qu'au calme de nos discussions sans fin, à la beauté toujours renouvelée des fleurs de Lucie, au plaisir d'embrasser mes enfants. Et j'ai toujours dans ma poche mon petit canif d'antan et un morceau de bois. Je fais de petites figurines que j'offre à Léa, Thibaud, Maxime, Margaux ou Solène, rien que pour voir cette petite flamme éclairer leur regard, un instant. Grand-père est un magicien !

7 septembre 2021

Ouvert, fermé, ouvert, ...

Je sens battre mon cœur. Dans le silence et l'immobilité de la nuit je perçois l'ouverture et la fermeture des valvules cardiaques qui laissent passer mon sang vers le reste de mon corps. Tant que la vie est là je l'accueille avec respect et reconnaissance. Je

l'observe en spectateur curieux, scrutant les sursauts et les ralentissements de mon corps, belle comme une musique mal jouée mais avec ferveur et application.

Je sens battre mon cœur. Mon père avait raison, comme souvent. La vie a été un voyage fabuleux. J'ai su choisir de beaux paysages à traverser, et les bonnes personnes pour faire le voyage avec moi. Etrange voyage. En quatre-vingt-quinze ans, je n'ai finalement parcouru que la largeur du couloir de cette maison où je suis né. En nous installant ici, Lucie et moi n'avions pas voulu occuper la chambre de mes parents, sanctuaire qu'il me paraissait inconcevable de m'approprier. Nous avons opté pour la chambre voisine, qui est restée la nôtre depuis toutes ces années. Un périple long de deux pas en près d'un siècle, et qui contient toute ma vie. Je me dis que la suite du chemin, dans des lieux plus impalpables, sera peut-être aussi intéressante.

Je sens battre mon cœur, ce mouvement obstiné de la vie que je maintiens, envers et contre tout, chaque jour encore un peu, jusqu'à demain, peut-être...